

mouvement par l'influence d'un médium, se mit à tracer des caractères, puis des mots et des phrases. On simplifia successivement ce moyen en se servant de petites tables grandes comme la main, faites exprès, puis de corbeilles, de boîtes de carton, et enfin de simples planchettes. L'écriture était aussi courante, aussi rapide et aussi facile qu'avec la main ; mais on reconnut plus tard que tous ces objets n'étaient, en définitive, que des appendices, véritables porte-crayons dont on pouvait se passer en tenant soi-même le crayon ; la main, entraînée par un mouvement involontaire, écrivait sous l'impulsion imprimée par l'esprit et sans le concours de la volonté ni de la pensée du médium. Dès lors, les communications d'outre-tombe n'eurent pas plus de bornes que la correspondance habituelle entre vivants. Nous reviendrons sur ces différents moyens que nous expliquerons en détail ; nous les avons rapidement esquissés pour montrer la succession des faits qui ont conduit à constater, dans ces phénomènes, l'intervention d'intelligences occultes, autrement dit des esprits.

C. D'OUTRE-TOMBE.

LA COMÉDIE DE LA MORT.

LA VIE DANS LA MORT.

I

C'était le jour des Morts : une froide bruine
Au bord du ciel rayé, comme une trame fine,
Tendait ses filets gris ;
Un vent de nord sifflait ; quelques feuilles rouillées
Quittaient en frissonnant les cimes dépouillées
Des ormes rabougris ;

Et chacun s'en allait dans le grand cimetière,
Morne, s'agenouiller sur le coin de la pierre
Qui recouvre les siens,
Prier Dieu pour leur âme et, par des fleurs nouvelles,
Remplacer en pleurant les pâles immortelles
Et les bouquets anciens.

Moi, qui ne connais pas cette douleur amère
D'avoir couché là-bas ou mon père ou ma mère
Sous les gazons flétris,
Je marchais au hasard, examinant les marbres
Ou, par une échappée entre les branchages d'arbres,
Les dômes de Paris ;

Et comme je voyais bien des croix sans couronne,
Bien des fosses dont l'herbe était haute, où personne
Pour prier ne venait,
Une pitié me prit, une pitié profonde
De ces pauvres tombeaux délaissés, dont au monde
Nul ne se souvenait.

Pas un seul brin de mousse à tous ces mausolées,
Cependant, et des noms de veuves désolées,
D'époux désespérés,
Sans qu'un gramen voilât leurs majuscules noires,
Étalaien hardiment leurs mensonges notoires,
À tous les yeux livrés.

Ce spectacle me fit sourdre au cœur une idée
Dont j'ai, depuis ce temps, toujours l'âme obsédée.
Si c'était vrai, les morts
Tordraient leurs bras noueux de rage dans leur bière
Et feraient pour lever leurs couvercles de pierre
D'incroyables efforts.

Peut-être le tombeau n'est-il pas un asile
Où, sur son chevet dur, on puisse enfin tranquille
Dormir l'éternité,
Dans un oubli profond de toute chose humaine,
Sans aucun sentiment de plaisir ou de peine
D'être ou d'avoir été.

Peut-être n'a-t-on pas sommeil ; et quand la pluie
Filtre jusques à vous, l'on a froid, l'on s'ennuie
Dans sa fosse tout seul.
Oh ! que l'on doit rêver tristement dans ce gîte
Où pas un mouvement, pas une onde n'agit
Les plis droits du linceul !

Peut-être aux passions qui nous brûlaient, énuie,
La cendre de nos coeurs vibre encore et remue
Par-delà le tombeau,
Et qu'un ressouvenir de ce monde dans l'autre,
D'une vie autrefois enlacée à la nôtre
Traîne quelque lambeau.

Ces morts abandonnés sans doute avaient des femmes,
Quelque chose de cher et d'intime, des âmes
Pour y verser la leur :
S'ils étaient éveillés au fond de cette tombe
Où jamais une larme avec des fleurs ne tombe,
Quelle affreuse douleur !

Sentir qu'on a passé sans laisser plus de marque
Qu'au dos de l'océan le sillon d'une barque,
Que l'on est mort pour tous !
Voir que vos mieux aimés si vite vous oublient
Et qu'un saule pleureur aux longs bras qui se plient
Seul se plainte sur vous !

Au moins, si l'on pouvait, quand la lune blasarde,
Ouvrant ses yeux sereins aux cils d'argent, regarde
Et jette un reflet bleu
Autour du cimetière, entre les tombes blanches,
Avec le feu follet dans l'herbe et sous les branches
Se promener un peu,

S'en revenir chez soi, dans la maison, théâtre
De sa première vie, et, frileux, près de l'âtre
S'asseoir dans son fauteuil,
Feuilleter ses bouquins et fouiller son pupitre
Jusqu'au moment où l'aube, illuminant la vitre,
Vous renvoie au cercueil !

Mais non ; il faut rester sur son lit mortuaire,
N'ayant pour se couvrir que le lin du suaire,
N'entendant aucun bruit,
Sinon le bruit du ver qui se traîne et chemine
Du côté de sa proie, ouvrant sa sourde mine,
Ne voyant que la nuit.

Puis, s'ils étaient jaloux, les morts, tout ce que Dante
A placé de tourments dans sa spirale ardente
Près des leurs seraient doux,
Amants, vous qui savez ce qu'est la jalousie,
Ce qu'on souffre de maux à cette frénésie :
Un cadavre jaloux !

Impuissance et sureur ! Être là, dans sa fosse,
Quand celle qu'on aimait de tout son amour, fausse
Aux beaux serments jurés,
En se raillant de vous, dans d'autres bras répète
Ce qu'elle vous disait, rouge et penchant la tête,
Avec des mots sacrés !